

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 154

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 28^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

28^{me} année LE PAYS

AVIS

Nous rendons les lecteurs du **Pays du dimanche** attentifs à la prochaine publication du *Journal* tenu par Charles Augustin Nicolas Berbier, meunier à Courfaivre, de 1793 à 1796. L'époque où ont été consignés les *Remarques de l'auteur*, nous est déjà, à elle seule pour ainsi dire, garante de l'intérêt qu'elles présentent. Ce sera quelque chose comme le pendant des notes et *Remarques du cordonnier Nicol*, bourgeois de Porrentruy, qui ont si fort intéressé nos lecteurs.

Le *Journal de Berbier* sera précédé d'une introduction due à la plume de M. Folletéte, conseiller national, qui a fait une étude spéciale de la Révolution dans l'ancien *Éché de Bâle*. Il y a de même ajouté des notes qui serviront à l'intelligence du texte. Nous pensons commencer la publication de ces souvenirs dans le N° du 29 décembre : elle se continuera jusqu'au printemps prochain. En se reportant à ces temps orageux, nos lecteurs pourront voir à quelles dures épreuves ont été soumis nos pères ; car l'histoire d'un village de la Vallée était à peu près celle de tous nos villages de l'*E-éché*. Il y a sans doute encore dans nos villages du Jura, quelques notes secrètes pour conserver la mémoire des événements extraordinaires qui se déroulaient alors avec rapidité. Il serait fort désirable que ceux qui les possèdent, prissent des mesures pour ne pas laisser se perdre ces notes qui sont un document précieux pour notre histoire jurassienne.

LA RÉDACTION.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 53

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Puis, s'étant un peu calmé, en chancelant, il s'approcha de la glace. Il voulait soigner sa dernière toilette ; il donna à ses cheveux le tour élégant, qui leur était habituel au temps de sa splendeur ; il lustra son chapeau d'un coup de brosse ; et, soudainement, une expression de dureté passa dans son regard.

La résolution indomptable était prise.

Sous l'empire de sa folie, on eût dit qu'un

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Autre genre de pêche qui n'est encore connu et pratiqué que par les seuls Chinois. Sur une barque longue et étroite, ils clouent, peinte en blanc, une planche de moins d'un mètre de largeur. Elle est inclinée de façon à se trouver à peu près à fleur d'eau.

Cette pêche ne se pratique que la nuit, au clair de la lune. On dirige la barque de manière à ce que cette planche d'une éclatante blancheur soit tournée du côté de la lune. Sa lumière en s'y réfléchissant, va en augmentant encore l'éclat. Le poisson confond alors la couleur de la planche vernissée avec celle même de l'eau, et au milieu de ses ébats, saute sans hésitation dans la nacelle. Il va de soi que pour ne pas effrayer le poisson, le pêcheur se tient dans l'immobilité et le silence le plus absolu. Cette pêche diffère assez sensiblement, on le voit, de la pêche aux flambeaux sur les rivières qui ne se pratique en Europe qu'à la faveur des nuits sombres et les plus obscures. — Si les eaux courantes ou dormantes des rivières ou des étangs, présentent aux Chinois, le théâtre de pénibles labeurs ou d'agréables distractions, l'hiver en les convertissant en glace, fournit à ceux qui en ont le loisir, l'occasion d'un amusement qui leur est particulièrement cher : le patinage. Des paris s'engagent parfois entre des patineurs et des cavaliers. Ceux-ci doivent dans le même temps accomplir le même trajet que les premiers sur des chemins construits à cet effet le long des pièces d'eau glacées où évoluent les patineurs.

Le plus souvent ce sont les cavaliers qui sont battus. Les évolutions du patinage ne sont nullement dédaignées des plus hauts personnages : elles comptent même parmi les jeux et amusements favoris de la cour.

ressort venait de le redresser. Il prit l'étui du revolver. Seul, en ce moment, l'orgueil le soutenait. Il se répétait sans cesse ce qu'il s'était dit à l'heure précédente : « Soyons crâne ! »

Il n'était plus hanté que par la crainte de trembler devant les gens de l'hôtel.

Dans la cour intérieure, au milieu d'un ilot d'arbustes, les petites tables de marbre se pressaient. On entendait que des appels, des cliquetis de verres et d'assiettes. Tous ces gens se pressaient pour aller passer à la campagne la journée de Pâques.

Boleslas de Ruloff eut un sombre sourire.

Lui aussi allait faire sa promenade sous les arbres au feuillage naissant.

Comme ils étaient joyeux, tous ces gens qui déjeunaient à la hâte. Les garçons d'hôtel, assourdis et affairés, arrivaient avec des plateaux char-

L'air fournit aussi aux Célestes des moyens de plaisir.

C'est parmi eux qu'est née l'invention du cerf-volant. Elle serait due à un général chinois, 206 ans avant J. C. qui dans les angoisses d'un siège l'eût imaginée comme messenger de détresse. Mais depuis longtemps le cerf-volant parmi les Chinois a perdu cette destination. Il n'est plus pour eux comme pour nous qu'un simple objet d'amusement.

La différence entre le cerf-volant chinois et le cerf-volant européen est à l'avantage du premier qui l'emporte sur les nôtres par la richesse des couleurs et la variété de formes et plus diverses et plus agréables, telles par exemple que formes d'oiseaux de proie, de dragons ailés, de papillons aux brillantes couleurs, d'animaux de toute espèce, etc. Quelquefois, lorsque le cerf-volant s'est élevé dans les airs, on fait partir sur la corde qui le retient une boîte de papier, qui sous la poussée du vent, vient se heurter au cerf-volant, s'y brise au choc, et en laisse échapper aux yeux ravis un grand et magnifique papillon de papier aux ailes déployées.

Le jeu du volant est un exercice qui passionne particulièrement les jeunes gens. Il y montrent une grande adresse. Rangés sept ou huit environ en circonférence, il ne leur est permis pour se renvoyer des uns aux autres cet objet, ni d'employer des raquettes, ni de se servir de la main.

La tête, les pieds, les coudes doivent seuls suffire.

Le jeu des échecs n'est point inconnu des Chinois. Ils en ont même de deux sortes, l'un d'une assez grande ressemblance avec la nôtre, l'autre de beaucoup plus compliqué encore. Ils ont les cartes que plusieurs érudits veulent avoir été importées de chez eux en Europe par le voyageur vénitien Marco-Polo au 13^e siècle. Ils ont les dés et quantité de jeux aléa-

gés de mets variés, des viandes, des desserts, des liqueurs.

Personne ne prenait garde à la pâleur de Boleslas. Il traversait d'un pas d'automate la cour de l'hôtel, et arriva sur la chaussée.

Là aussi la foule était compacte. Les cloches de Pâques appelaient les fidèles, et une multitude d'hommes et de femmes, en costume de fête, se dirigeaient vers l'église ; c'était l'animation qui tombe sur Paris avec la première grande fête du printemps : « Pâques fleuries. » Dans les églises, des nuages d'encens enveloppaient les autels étincelants de fleurs et de lumières, et de l'orgue avec la puissance de ses accords, accompagnait les chants.

Le malheureux n'eut pas un instant la pensée d'aller prier. Il était sous l'empire d'un cauchemar, une force invincible le conduisait.

toires où vont très souvent s'engloutir tout l'avoir des malheureux qui s'y livrent. Le jeu est loin en effet d'être tous innocents. Les jeux de hasard leur sont défendus par les lois les plus sévères. Ils sont aussi sous le coup de la réprobation la plus absolue de l'opinion publique. A ses yeux un joueur d'habitude ne mérite pas plus de considération qu'un voleur ou un malfaiteur quelconque. Conséquemment on ne peut se livrer en Chine aux jeux de hasard qu'en cachette et sous le voile du plus grand secret. Mais les célestes semblent ne s'y adonner qu'avec plus de passion. C'est même avec une sorte de fureur et de frénésie qu'on voit s'y porter tous les âges et tous les rangs, vieillards, jeunes gens, enfants, villageois, citadins, dignitaires. Il n'est point sur terre nation qui soit autant que la Chine, dévorée à tous les degrés de l'échelle sociale, de la soif des jeux de hasard. Il n'est point de ville dans le vaste Empire où l'on ne fasse rencontre dans les rues de petits tripots ambulants. Deux dés placés dans une tasse sur un escabeau constituent pour nombre de passants, une tentation invincible.

Accroupi devant une misérable table de jeu, un ouvrier perdra en quelques heures toutes les économies d'un long et pénible travail. Les jeunes gens, les enfants mêmes, se pressent dans ces tripots, où les vieux joueurs ne se feront point faute de les pousser dans cet inextricable et fatal engrenage du jeu d'où bientôt ils ne pourront plus se dépatriner.

Les professionnels du jeu en Chine ne portent parfois leur passion pas moins qu'à l'extravagance et à la folie. Quand il ne leur reste plus d'argent, ils jouent tout, vêtements, maisons, champs et jusque même leur femmes. On en voit même, chose horrible, qui ayant tout perdu, vont jusqu'à jouer les doigts de leurs mains, et qui se les coupent avec un effrayant cynisme, les uns aux autres.

Mais le jeu n'est pas le seul mal, il s'en faut, qui travaille le peuple chinois. Il est d'autres plaies physiques et morales qui le dévorent, plus tristes encore : la famine, l'ivrognerie, l'usage abusif de l'opium, le paupérisme, l'infanticide.

D'où vient d'abord que la Chine, soit à peu près chaque année, sur un point ou sur un autre de son territoire, éprouvée par la famine ? C'est là de prime aspect, un sujet d'étonnement d'autant plus grand qu'au dire unanime des voyageurs, cette contrée se trouve parmi celles du globe les plus fertiles et les mieux cultivées. Dans les vastes plaines qui forment la majeure partie de sa superficie, il ne s'y rencontrera pour ainsi dire ni haies, ni fossés, ni enclos quelconque, presque aucun arbre : Et cela par suite de la crainte extrême où est le laboureur chinois, de laisser perdre pour la culture, la moindre parcelle de terre. Sur le revers même des montagnes, pas un endroit

Il venait de rencontrer un camarade de son ancienne vie de plaisir, un compagnon de sa joyeuse existence. Cet élégant, la taille cambrée, la moustache en croc, s'approchait, la main tendue. Boleslas eut vite reconnu une notabilité de l'escrime, un prince de l'épée. Il voulait l'éviter, mais déjà l'ami s'était approché, et lui serrant la main à l'anglaise :

— Oh ! dear, que de temps écoulé depuis notre dernière rencontre ! Avez-vous été malade ? Vous ne me paraissez pas bien gaillard ce matin ?

Boleslas se répéta mentalement son mot d'ordre : « soyons crâne » et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre allègre :

— Il y a parfois des passes désagréables dans la vie.

(La suite prochainement).

s'il peut être escaladé, où ne verdoie quelque culture. Le nord produit en abondance le blé et d'autres céréales. Le Midi surtout est d'une particulière fertilité en récoltes de riz. On sait que le riz fait le fond de l'alimentation de la grande majorité des Chinois.

En certaines provinces même, le paysan peut recueillir de ses champs deux moissons dans l'année. Mieux encore. Dans l'intervalle qui les sépare l'une de l'autre, il saura confier à ce même sol le soin de lui faire croître des légumes. Il faut ajouter à cela que le campagnard chinois est aussi sobre et économe qu'il est actif et laborieux.

Nonobstant, il n'en demeure pas moins vrai que très souvent la famine désole ce pays. Les causes en sont d'abord les unes communes à tous les pays : gelée, sécheresse, invasion de certains insectes.

Mais la cause principale en est dans les inondations d'une fréquence assez grande. — Ces inondations sont la suite naturelle et nécessaire de longues pluies torrentielles qui durent des mois entiers.

Des missionnaires rapportent que par suite de pluies incessantes et des terribles inondations dont elles furent cause, ils durent faire un séjour forcé de six mois dans la province de Tché-Kiang.

D'une immense étendue qui se déroulait à leurs regards, on eût dit une vaste mer, où en guise de vaisseaux, semblaient flotter les arbres et les villages. Dans les campagnes voisines pour conjurer la perte imminente de leurs moissons, ils virent les habitants enfoncés dans la vase jusqu'à la ceinture, s'épuiser, trois mois durant, en efforts désespérés à élever autour de leurs champs des digues protectrices à dériver par des travaux pénibles, les eaux envahissantes dans les lits des rivières et des canaux. Mais en vain. Les pluies persistaient toujours, et l'opiniâtreté indomptable de leurs efforts dut fatalement céder devant la force irrésistible de l'inondation qui avec la dévastation des terres, amena bientôt dans ces fertiles régions, la détresse et le plus entier dénuement.

On comprend sans peine alors par suite de l'isolement systématique de la Chine des autres nations, qui la met dans la nécessité de vivre exclusivement de ses propres ressources, l'inévitable résultat en soit la famine, qui grâce aux chemins de fer surtout, est devenu comme impossible de nos jours en Europe.

Malgré l'in vraisemblance de l'assertion, on peut dire cependant en toute vérité que l'abondance des moissons en Chine plus de maux que leur pénurie même. Quantité de céréales servent plus qu'en aucun pays à la fabrication de liqueurs enivrantes. La plupart sont d'affreux breuvages, brûlant comme le feu. Considérable est pourtant le nombre de ceux qui s'en passionnent. On voit des hommes, dans la multitude de débits qui en existent en ce pays, consumer leur journées et leurs nuits à s'ingurgiter ces détestables boissons, jusqu'à ce que leur main tremblante soit rendue impuissante à porter le fatal gobelet à leurs lèvres. Il existe l'usage de fournir toute l'année, de l'eau de vie à crédit. Mais la fin de l'année venue, terme ultime, force est aux débiteurs de s'exécuter et de payer même avec usure.

Comme le travail et l'épargne d'autre part ne se trouvent en aucun pays, les compagnons de l'homme adonné à la boisson, il arrive que le paiement de fin d'année ne peut très souvent se réaliser pour lui, que par la vente de sa maison et de ses terres. Ce n'est pas que la loi n'interdise la fabrication des ces funestes liqueurs. Il n'est que certaines brûleries, *Chao-Kouo* qui en vertu d'une patente payante soient munies du droit d'en distiller. Encore ne leur

est-il permis d'y employer que des grains reconnus impropres à tout autre usage. Nonobstant, ce n'est que des meilleurs au contraire qu'on s'y sert dans le fait. N'ignorons pas que tout obstacle tombe en effet comme par enchantement devant l'adroite et toute puissante précaution de graisser la patte au mandarins inspecteurs. Innombrables sont en outre les brûleries clandestines, dont le propriétaire ne connaît pas moins la secrète efficacité des mêmes moyens, pour se dérober aux poursuites de la loi. Le métier de distillateur est dans l'Empire des plus lucratifs. La conséquence naturelle qui en sort, c'est sous une ombre discrète, de s'en multiplier les professionnels en quelque sorte à l'infini.

Chose curieuse, autant qu'elle est d'une inconcevable inconscience et qui aide au mal, la loi chinoise permet la vente publique en tous lieux des boissons dont elles interdit la fabrication.

Une plaie plus profonde et plus meurtrière encore que porte le peuple chinois dans son sein, c'est sa déplorable passion pour l'opium. Ce sont les Anglais, ces barbares des temps modernes, qui le gratifièrent, au début du siècle dernier, de ce triste présent. Sans donc remonter à une date très ancienne, l'habitude chez les Célestes de fumer l'opium, a pris, par sa rapide extension dans toutes les classes, les proportions d'une véritable calamité publique. Contre les fumeurs d'opium ont été depuis longtemps édictées les lois les plus sévères : condamnation à cent coups de bâton, à la prison, à l'exil, mise à la torture à l'effet d'en connaître les fournisseurs, même contre ces derniers, peine de mort. Mais en vain. Toutes ces peines et d'autres encore sont venues échouer contre l'irréductible résistance de l'habitude une fois contractée. Le fumeur d'opium s'achemine à grands pas, sinon toujours à la folie, du moins à l'ébétement et à une mort prématurée que précède et annonce la ruine totale de ses forces physiques, intellectuelles et morales. Dépouillé de toute sensibilité morale qui le rend d'une glaciale indifférence à tout, le fumeur d'opium ne garde même plus l'énergie nécessaire au plus faible travail, à la plus mince entreprise, à l'initiative la plus minime. Si grand est le nombre de ceux que chaque année tue l'opium en Chine, qu'il défie la statistique et l'imagination. Incalculable est aussi par ricochet le nombre de familles dont cette fatale passion fait la ruine et la désolation. Ce trafic d'empoisonnement public que tantôt depuis deux siècles les Anglais exercent sur une si large échelle en Chine, et qui constitue un crime bien caractérisé de *lèse humanité*, rapporte à ce pays qui n'a de cœur et d'entrailles que pour l'argent, la somme annuelle de cent cinquante millions. Ce fut pour purger leurs ports de ce produit malfaisant et homicide que les Chinois entreprirent en 1840, la guerre contre l'Angleterre.

Mais le droit dut céder devant les canons britanniques, et comme dans le passé, la Chine n'en est pas moins demeurée et n'en demeure encore pas moins ouverte à l'empoisonnement de l'opium des Anglais. A partir de là néanmoins, cela se conçoit, recrudescence chez les Célestes de cette haine des étrangers qui éclatait si formidable il y a quelques mois et que l'ambassadeur de France, à Pékin, M. Pichon, a mis si bien en lumière, par son journal récemment paru du siège des légations.

Travaillée par ces maux et mille autres perversités morales, il n'est rien d'étonnant que la Chine soit en proie au plus effrayant paupérisme. Le nombre des pauvres est si prodigieux qu'au sein des grandes villes, on rencontre sur les places publiques, dans les rues, les carre-

fours. Pour éveiller la pitié des passants, on les voit faisant à qui mieux mieux étalage de leurs guenilles, de leurs plaies, de leurs difformités, de leurs membres distors ou mutilés. Errant toute la journée dans les rues, il se retirent la nuit autour des pagodes, des tribunaux, le long des remparts où à l'aide de quelques débris de matériaux divers, ils s'élèvent quelques misérables huttes. Il n'est pour ainsi dire pas de jours où il n'en meurent quelques uns de misère et de faim. Les riches leur font bien la largesse infime de quelques sapèques, mais uniquement afin de se débarrasser de l'importunité de leur présence et de leurs fastidieuses sollicitations. Le Chinois étranger aux douces lois de fraternité de l'Evangile, ignore ce que c'est d'aimer le pauvre, de s'intéresser à son sort, de compatir à ses souffrances et de les soulager. Aussi en dépit de la grouillante multitude des miséreux en ce pays, n'y existe-t-il en leur faveur nulle société d'assistance, nulle institution de bienfaisance. Ceux-ci, en revanche, pour parer aux criantes exigences de leur misère, se sont constitués de longue date déjà, en une sorte de corporations.

G. MARTIN, curé de Pleigne.
(A suivre).

Petite chronique domestique

Les pieds au chaud. — Bon conseil.

Voici l'hiver sous forme d'humidité malsaine. Nous circulons dans la boue, en attendant que ce soit dans la neige. C'est une raison propice aux rhumes, aux catarrhes des voies respiratoires, aux rhumatismes, et ajoutons à l'influenza qui sans doute viendra de nouveau nous visiter.

Les pieds froids et humides favorisent incontestablement l'éclosion de ces affections pénibles pour chacun et dangereuses pour les affaiblis et les vieillards. Une manière de se chauffer capable de maintenir les pieds secs constitue dès lors une bonne précaution hygiénique, en contribuant à nous mettre à l'abri des atteintes de ces maladies de la mauvaise saison. M. le Dr Weber à Colombier donne à cet égard des avis pratiques qu'on lira avec plaisir.

Beaucoup de personnes, dit-il, croient bien faire en portant des chaussures doublées de flanelle, de feutre ou de molleton. D'autres y introduisent une semelle de tissu analogue. Il est certain que le pied enfermé dans un de ces souliers est tenu au chaud. Cependant je ne crois pas qu'on puisse recommander généralement ce moyen. La flanelle, aussi bien que le feutre, sont, il est vrai, de mauvais conducteurs de la chaleur et par conséquent s'opposent à sa déperdition et au froid. Mais cette propriété bienfaisante des chaussures fourrées ou doublées ne tarde pas à se perdre. Lorsque ces tissus ont été piétinés et tassés, c'est-à-dire après avoir fait quelque usage, ils peuvent devenir bons conducteurs de la chaleur et produire l'impression du froid. Après avoir été mouillés soit par la transpiration, soit par la marche dans l'humidité, ils deviennent durs. Ils ne sèchent que difficilement et la semelle de feutre peut prendre les propriétés absorbantes que posséderait un épais papier buvard introduit dans la chaussure et y entretenir le froid et l'humidité. Une semelle pareille constitue aussi un excellent milieu de cultures pour les microbes de toute espèce qui sans doute y pullulent. — La semelle de liège se détériore facilement, celle de carton, imprégnée d'une substance antiseptique, est froide.

Le campagnard garnit simplement ses sabots de paille. Je crois que c'est l'exemple que nous devons suivre. Je recommande beaucoup l'usage de semelles faites en *paille tressée*. Cette substance possède presque tous les avantages de la laine ou du feutre, sans en présenter les inconvénients. Il y a des années que j'insiste sur leur utilité au cours des leçons d'hygiène que je suis appelé à donner à nos soldats. Des centaines de militaires ont eu lieu d'en être pleinement satisfaits. Ils se sont procuré deux paires au moins de ces semelles. Chaque soir, celle qui a été portée pendant le jour est retirée de la chaussure. Le lendemain une autre paire y est introduite. De cette façon la paille peut se défaire et reprendre sa texture si elle a été tassée et sécher si elle a été mouillée. La semelle de paille est portée dans un brodequin ordinaire de cuir.

Une longue série d'observations m'a permis de reconnaître ce qui suit :

La paille protège le pied contre les abaissements de température en hiver et contre le chaud excessif en été. Elle joue donc le rôle d'un véritable écran placé entre le corps et l'extérieur. La puissance de cet écran est considérable, la paille n'ayant presque pas de propriétés émissives ou absorbantes. C'est un isolateur.

La paille conserve ses propriétés pendant bien longtemps. Au reste, ce genre de semelles coûte si peu qu'elles peuvent être renouvelées fréquemment.

La paille évite la sensation de froid et d'humidité qu'on éprouve malgré une excellente chaussure lorsqu'on marche dans la boue ou dans la neige.

La paille n'est pas hygroscopique; elle n'absorbe pas l'eau et ne la retient pas. Elle sèche rapidement.

En raison de son élasticité, elle amortit le choc du pied contre le sol et diminue la fatigue dans une mesure appréciable. Il semble qu'on marche sur une pelouse récemment fauchée. L'expérience a démontré que le soldat devenu incapable de marcher avec la chaussure ordinaire de cuir, peut encore fournir plusieurs étapes, si on le munit d'espadrilles de paille.

La paille est un milieu de culture peu favorable à l'éclosion et au développement de la flore microbienne. Les moisissures même y sont rares.

Essayez de la semelle de paille!

De la conservation des œufs. — Parmi les nombreux moyens indiqués pour conserver les œufs, l'immersion dans l'eau de chaux a été souvent recommandée. Si l'on emploie ce moyen, on risque cependant de voir les œufs prendre un goût désagréable au bout de quelque temps. Cela provient de ce qu'une partie de l'eau de chaux finit par passer à travers la coquille. On peut empêcher ce phénomène d'endosmose de se produire en augmentant la densité de l'eau de chaux par adjonction de sel de cuisine, dans la proportion de 60 grammes de sel par litre d'eau de chaux. On a conservé de cette façon des œufs pendant plusieurs mois sans en voir le goût s'altérer.

Des Prédications

dont on parle beaucoup sont celles du père Morre, astrologue anglais, pour l'année 1901. Les voici :

En janvier il y aura une agitation politique effrayante en France et la République aura à subir un rude assaut.

En février et en mars de graves événements s'accompliront en Extrême-Orient et l'Inde menacera de se soulever.

En mai l'Irlande suivra l'exemple de l'Inde.

En juin les anarchistes feront de nouveau parler d'eux et le jeune roi d'Espagne aura à se défier d'ennemis politiques perdus.

Juillet sera le mois des catastrophes épouvantables; à travers tout le globe ce ne seront que sinistres et cataclysmes; les gens qui auraient l'intention de voyager ce mois-là, feront sagement de rester chez eux.

En septembre l'Inde se paiera sa petite famine habituelle et en octobre les Derviches ne manqueront pas de s'agiter.

Le mois de novembre sera particulièrement curieux. Le royaume de Hollande prendra une attitude diplomatique dangereuse et il faudra toute la subtilité des chancelleries européennes pour empêcher un conflit d'éclater.

Enfin le mois de décembre verra de-ci, de-là quelques insurrections, quelques révoltes et quelques grèves.

LETTRE PATOISE

De Graind'bos.

Ai y é dje quéque temps qu'an n'on pu d'jasaï des fannes dains le *Pays di duèmoine*. Ce pouérat être le cas d'in pò ravoetié co que s'pèssé à long de nos, d'os nos euyes.

Voici enne hischoire qu'i vos veu raicontai, s'â pèssaie ai n'y é dière ou d'in mois. Ai y a quechion de douës fannes qu'allint à mairtchié de lai velle, tos les douës, trās djoés, è que baidgelint des houères de temps, devain tos les mègeons; chutot devain sté d'in professeur.

Ci djoé li, c'ment les âtres, voici les douës maiques que se vegnant airâtai droit devain lai fenêtré di mathématicien, ai pe que se bôtant ai d'jasaï, ai baidgelai, ai criai aiprès les végins servaintes, les bouèbes etc, enfin, ai y en ai-vait pou tu. Vos comprentes qui ci professeur, dinche troubiai dains ses calculs, venié graindne pout tot de bon. Voici co qu'el imadginai pou se débairaisiè de ces fannes. Enne des douës avait in penié d'uës, l'âtre in sai de pommes dechu lai tête.

E djasenne in qu'à d'houre, enne boure, douës, sains se pressié, tchain ces vèyes maiques eunent tot lai ai pèssai les dgens di velaidge poi iote laminoire, le professeur se pensé: « Cte fois, c'â prou: ça mon toué, » ai s'pantche poi lai fenêtré, cope lai ficelle disai, è pouf! les pommes dedains les uës... le penié d'uës tchoit...

I vòs lèche ai pensai lai belle mijeule que çoli fèsé chu lai ruë.

L'âtre fanne s'en vait à d'os, lai fanne és uës yi sâte à poi, craiyaint que c'â lie, lai cåde di malheur: L'âtre tire son soulai pou se défendre, enfin ai se tchomplennent dains les formes.

Dàs don djemais l'professeur ne s'â pu piain des douës baidgelles que moënnint chi bin ios langues d'os ses fenêtrés, ai son pou chur aivu corridjiës.

Stu que riait derriè.